

JOSEP MARIA
BENET I JORNET

DÉSIR

texte français de Rosine Gars

FUGACES

texte français de Michel Azama

OUVRAGE PUBLIE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE
ET DE L'INSTITUT DES LETTRES CATALANES

éditions

THEATRALES

Les éditions THEÂTRALES bénéficient d'une aide de la

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.

Merci à Irène Sadowska pour son aimable participation.

© en langue catalane, *Desig*, 1989, *Fugaç*, 1992, J. M. Benet i Jornet

© 1994, pour la version française, éditions THEÂTRALES
4, rue Trousseau, 7501 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-53-7

PRÉFACE

de

Sergi Belbel*

Il m'incombe de vous présenter les deux dernières œuvres de Josep Benet i Jornet, dramaturge catalan, quinquagénaire, – dont plus de trente ans dans la profession, et autant de pièces écrites – mais je ne peux m'empêcher de mentionner avant tout ce qu'il est pour moi : un maître et un ami.

Présenter un maître et un ami (et bien plus que cela, dès lors qu'il s'agit de la même personne) est doublement périlleux : sans qu'on le veuille, un discours personnel difficilement "objectivable" s'impose, et l'on a tendance, regardant au-delà de réels mérites stylistiques, littéraires et/ou théâtraux, à y mêler des considérations de type extra-académique, comme celle-ci : Benet i Jornet n'est pas seulement un extraordinaire homme de théâtre, mais surtout un homme extraordinaire.

Un bref regard sur son itinéraire révèle qu'il est sans nul doute l'auteur dramatique le plus joué en Catalogne et actuellement le plus respecté et admiré par la critique et le public, comme le prouvent ses deux dernières créations correspondant aux deux œuvres publiées dans ce volume.

Sa production débute dans les années soixante avec l'héritage du plus pur théâtre réaliste, et subit, avec les années, une évolution qui répond à son ambitieuse, son infatigable recherche de formes et de tendances nouvelles, capables d'exprimer de façon intelligente et sensible les paradoxes et les conflits de son entourage personnel et social.

DÉSIR

Texte français de Rosine Gars

PERSONNAGES

LE MARI

ELLE

L'HOMME

LA FEMME

1

La lumière monte. Éléments caractéristiques d'une maison individuelle, pas très grande, en dehors de la ville. Il y a une table et il peut y avoir une fenêtre par laquelle entre la lumière de ce jour sans soleil. ELLE tient un sac ouvert d'où elle sort des objets hétéroclites, tout le saint-frusquin nécessaire au bon fonctionnement de la maison. Entre LE MARI ; il porte une caisse à outils et un engin en bois à moitié construit.

LE MARI.- Ah.

ELLE.- Quoi ?

LE MARI.- Tu vas te servir de la table.

ELLE.- Je ne vais pas, je suis en train.

LE MARI.- Punaise, quel froid !

Il s'assied par terre, ouvre la caisse. Il en sort un marteau, des pinces, des clous, un ciseau à bois...

ELLE.- Qu'est-ce que tu veux faire, là, maintenant ?

LE MARI.- Tu te sers de la table.

ELLE.- Tu vas salir par terre et après ce n'est pas toi qui passes le balai. Va t'amuser dehors.

LE MARI.- M'amuser...

ELLE.- Eh bien si ça ne t'amuse pas, arrête.

LE MARI.- Je veux finir aujourd'hui.

ELLE.- On n'aurait pas dû venir.

LE MARI a commencé à travailler, taillant le bois au ciseau, assemblant des pièces, perçant des trous, enfonçant des clous...

LE MARI.- Les filles ont choisi leur jour.

ELLE.- On a tous choisi notre jour.

LE MARI.- A escalader les montagnes, elles vont attraper un bon rhume. Nous, ici, on a un bon chauffage.

ELLE.- La maison sera chaude juste quand on devra partir.

LE MARI.- Elle sera chaude dans une heure et on part demain soir.

ELLE.- Demain après-midi.

Le téléphone sonne.

LE MARI.- On verra ça. (*il décroche l'appareil parce qu'elle n'a pas fait un geste*) Allô ? Oui, un instant. (*à ELLE*) Pour toi.

Elle abandonne ce qu'elle est en train de faire et va prendre l'appareil des mains de son mari.

ELLE.- Allô. Allô. (*agacée*) Allô. (*à son mari*) C'est moi qu'on a demandée ?

LE MARI.- Oui.

ELLE.- Personne ne dit rien. Allô !

Elle attend un moment et raccroche.

LE MARI.- Un problème de lignes.

ELLE.- Qui était-ce ?

LE MARI.- Je ne sais pas, une femme.

ELLE.- Quelle femme ?

LE MARI.- Je n'ai pas reconnu la voix, elle rappellera bien.

L'appareil téléphonique a un dé clic.

ELLE.- Tiens, elle vient de raccrocher.

LE MARI.- Elle rappellera.

LA FEMME.- Et en plus c'est comme si on vivait au bout du monde.

LE MARI.- (*calmement*) Ça te plaisait. L'endroit te plaisait, la maison te plaisait. Le chauffage installé, le téléphone installé.

ELLE.- Allô, allô, mais personne ne répond.

LE MARI.- Elle est bien cette maison. Qu'au moins le samedi et le dimanche on n'ait pas à supporter les bruits de la ville.

ELLE.– La prochaine fois on devra apporter plus de couvertures.

LE MARI.– Et en été, tu vas voir.

ELLE.– Au moins, mets un journal par terre et tes bricolages dessus. Tu vas rayer le sol.

LE MARI.– Passe.

Elle lui tend des papiers froissés qui ont servi à emballer des objets.

ELLE.– Tiens. (*LE MARI défroissera le papier, le mettra sur le sol et posera dessus tout son fourbi*) Il faut que j'aille au supermarché.

LE MARI.– Rapporte-moi des cigarettes.

ELLE.– Si j'y pense. Riz, huile, vinaigre, pinces à linges, un ouvre-boîtes... Je vais le noter.

LE MARI.– Marque les cigarettes.

ELLE.– On ne rappelle pas. Il faudra que tu préviennes les Telecom.

LE MARI.– Quoi ?

ELLE.– Celui qui a appelé ne rappelle plus.

LE MARI.– Tu attends un coup de fil ?

ELLE.– Comme la semaine dernière, pareil.

LE MARI.– En ville non plus les lignes ne marchent pas bien.

ELLE.– Je vais au supermarché.

LE MARI.– On appellera peut-être pendant que tu seras partie.

ELLE.– Une demi-heure de voiture. Si au moins il y avait une boutique ici tout près.

LE MARI.– Ça viendra. Et le self peut toujours nous dépanner.

ELLE.– On aurait dû acheter une maison dans le village, au moins elles ne sont pas isolées.

LE MARI.– Nous ne sommes pas isolés ; il n'y a pas beaucoup de monde, mais nous ne sommes pas isolés.

ELLE.– Allez, au supermarché, et il paraît que je suis venue me reposer ! Une demi-heure pour aller et une demi-heure pour revenir.

LE MARI.– J'irai, moi, tout à l'heure.

FUGACES

texte français de Michel Azama

PERSONNAGES

FEMME

MÉDECIN

FILS

MAÎTRESSE DE MAISON

JEUNE FEMME

AMI

FILLE

Un intérieur quelconque.

Premier acte

Il fait jour mais bientôt la nuit tombera et au milieu de l'action ils devront allumer les lumières.

Le médecin, cinquante ans, et la femme, quarante-six ans.

FEMME.— A quoi rêvais-tu, cette nuit ?

MÉDECIN.— Je ne me souviens pas.

FEMME.— Tu rêvais à haute voix.

MÉDECIN.— Qu'est-ce que je disais ?

FEMME.— Je n'ai pas pu comprendre. Tu avais l'air content.

MÉDECIN.— J'ai dormi d'une seule traite.

FEMME.— Quel après-midi. Tout à fait agréable. Une chaleur sèche.

MÉDECIN.— Oui.

FEMME.— Regarde. (*elle montre*) Ce n'est pas merveilleux ? On parle facilement de choses désagréables et on a honte de parler de la beauté. Le bonheur aussi il faut savoir le reconnaître.

MÉDECIN.— Moi je reconnais que je t'aime.

FEMME.— Cet instant... Rien de spécial, mais... je suis là, bien ; et les autres prêts à m'aider à passer une soirée agréable. Qu'est-ce que je peux demander de plus ?

Il l'attire à lui.

Qu'est-ce que tu as ? Laisse-moi. S'ils nous surprennent, ils se moqueront. Un ménage mûr qui s'embrasse dans les coins...

MÉDECIN.— Chaud. Ton corps chaud.

FEMME.— Je te donne chaud.

MÉDECIN.— Non. Ton corps me semble fait pour être sous moi. Vraiment, ça te distrait d'être venue.

FEMME.— Tu te repens de m'avoir convaincue de venir ?

MÉDECIN.— Je n'aurais pas dû insister. Moi, je ne pourrai pas rester.

FEMME.— Je ne fais rien d'autre que dire que je suis bien... Qu'est-ce que tu crois ? Que je sens une chose et que j'en dis une autre ? Ne t'en fais pas.

MÉDECIN.— Je ne serai pas long. Je ne peux pas, n'est-ce pas ?

FEMME.— Que tu ne puisses pas ou que tu ne veuilles pas revient au même. Moi je resterai parce que j'ai envie de rester. Tu as besoin de partir, alors il vaut mieux que tu partes.

MÉDECIN.— Qu'est-ce que tu penses en disant cela ?

FEMME.— Que tu dois être tranquille. Et maintenant répète-moi que tu m'aimes.

MÉDECIN.— Je t'aime.

FEMME.— Tu vois ? Tout va bien. Vraiment tu ne te souviens pas de ce que tu as rêvé ?

MÉDECIN.— Rien.

FEMME.— Tu disais... on aurait dit des noms.

MÉDECIN.— Le tien ?

FEMME.— Le mien aussi peut-être. Tout est en ordre. Nous dînerons et tout se passera bien. Tu peux partir tranquille. (*elle écoute*) Je crois qu'il vient d'arriver.

La femme sort. Le médecin prend une petite sacoche en peau. Il l'ouvre, prend et remet, lent et indécis, des instruments médicaux, dont quelques-uns métalliques et agressifs, et des produits pharmaceutiques. Machinalement, il aligne, hors de la sacoche, un flacon de pilules, un autre de poudre injectable et une seringue. Il regarde le tout et c'est comme s'il regardait le vide. Entre un homme jeune, de trente deux ans.

FILS.— Le médecin et ses médecines qui résolvent tout.

MÉDECIN.— (*revient à la réalité, sourit*) Je ne sais à quoi j'étais en train de rêver. (*il laisse les objets alignés*) Ton artiste est déjà arrivé, non ?

FILS.— Il est arrivé oui. Bien sûr s'il est trop silencieux ou s'il dit des imbécillités, je vous demande d'être patients.

MÉDECIN.— C'est obligatoire ?

FILS.— J'essaierai, moi aussi, si je peux. C'est une faveur que nous lui ferons.

MÉDECIN.— Et pourquoi lui ferons-nous cette faveur ?

FILS.— Par faiblesse.

MÉDECIN.— Qu'est-ce qui se passe ?

FILS.— Rien. Pourquoi devrait-il se passer quoi que ce soit ?

MÉDECIN.— Pour ton ami.

FILS.— Ah. Je ne sais si je peux l'expliquer. Il ne veut pas que ça se sache. Bon, c'est égal, mais ne lui en parle pas. Il a présenté la maquette d'une sculpture qui doit aller au milieu de je ne sais quelle place. Deux candidats lui et un autre. Aujourd'hui se décide lequel des deux aura la commande.

MÉDECIN.— Notre ami est nerveux.

FILS.— Des moments de crise, et un projet qui peut être important pour sa carrière.

MÉDECIN.— Question bien plus grave est-ce que sa carrière n'est pas de devenir un important personnage ?

FILS.— J'espère que non. Il commence à se sentir adulte. Il y a des artistes jeunes qui viennent frapper à la porte et obtiennent davantage de faveurs. De lui on ne parle plus comme avant, on ne l'appelle plus partout comme avant. Je ne crois pas que son problème soit de devenir un personnage important.

MÉDECIN.— Je me demande si tu es en train de le charger ou de le justifier.

FILS.— Je me justifie moi-même. J'ai choisi le bon moment pour nous réunir. Je suis un saint.

MÉDECIN.— Bien sûr que oui.

FILS.— Foncièrement je vous ai réunis pour lui, pour qu'il se distraie les nerfs. Je m'étais dit que le truc de la table le distrairait. Nous profiterons de l'occasion. Je ne sais pas si nous réussirons.

MÉDECIN.— Bon il faudrait que je me décide à le saluer.

FILS.— N'oublie pas. Devant un scientifique, il se sent inférieur.

Ils sortent. Entrent la maîtresse de maison et la femme du médecin.